



CLASSIQUES  
GARNIER

SAMARAS (Zoé), « Philippos D. Dracodaidis, traduction en grec du livre I des *Essais*, avec introduction et notes, 4<sup>e</sup> édition, Athènes, Hestia 2003 », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série VIII*, n° 35 - 36, 2004 (Juillet – Décembre), p. 131-132

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11864-0.p.0131](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11864-0.p.0131)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2004. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

**Michel de Montaigne, *Les Essais, Livre Premier*.** Traduction en grec, introduction et notes par Philippos D. Dracodaidis, 4<sup>e</sup> édition, revue et corrigée. Athènes, Hestia, 2003, 484 p.

Une vingtaine d'années après sa traduction des *Essais*, Philippos Dracodaidis revient à son Montaigne grec. Cette fois il nous offre un texte qui se lit agréablement et qui est fidèle à l'original, autant qu'une traduction d'un grand écrivain et philosophe de la Renaissance peut l'être dans une langue moderne. Une introduction initie le lecteur à Montaigne et à son époque, tout en présentant un art de traduire qui nous donne un aperçu du travail de son auteur.

Il n'y a pas de doute que les lecteurs grecs s'intéressent véritablement à Montaigne. Il est vrai qu'il ne fut traduit que très tardivement. Mais on lisait les auteurs français dans l'original, les Grecs cultivés étant francophones avant l'arrivée de la "mondialisation". Dans les années 1950, le poète Cléon Paraschos (1894-1964) traduit huit chapitres des *Essais*. Il a le grand mérite d'être essayiste lui aussi. Deux décennies plus tard, l'universitaire Athanasios Nakas entreprend une nouvelle traduction : sa connaissance profonde des *Essais* et surtout sa familiarité avec le latin font de lui un traducteur idéal de l'écriture montaignienne, mais il ne traduit que vingt-deux chapitres, ce qui confirme la difficulté de la tâche. La première traduction intégrale est celle de l'écrivain Philippos Dracodaidis ; elle a commencé à paraître en 1981.

La théorie de la traduction a beaucoup évolué au cours des vingt dernières années. Il n'y a pas longtemps on affirmait que le traducteur est un écrivain mais sans style personnel : c'est la voix d'un autre qui s'entend sous sa voix presque muette. Ce qu'on appelait l'invisibilité du traducteur<sup>1</sup> était considéré comme une vertu. On oubliait que l'autre voix appartenait à une autre culture, que le traducteur devait d'abord faire sienne pour la transmettre ensuite à son public. Aujourd'hui le traducteur n'est plus "marginalisé"<sup>2</sup>, son travail ayant une valeur esthétique en soi. La déconstruction a même signalé le fait que la traduction est une nouvelle structure issue de l'original, qui gagne ainsi à être traduit, car il est renouvelé par ses réécritures.

Il faut traduire sans trahir l'altérité du texte, avertit non seulement la théorie de la traduction mais aussi le sens commun. En outre, il faut intégrer le texte dans la culture-cible, mais sans l'éloigner de la sienne, car dans toute traduction il y a un jeu culturel, un échange entre deux cultures et deux langues. Alors une question importante reste sans réponse : si la langue n'est pas un simple moyen pour exprimer ce qui existe déjà, mais renferme les structures d'une vision du monde, comme le veut la philosophie du langage, quelle est la nouvelle vision qui émane du texte traduit ?

Afin de rendre Montaigne accessible à ses lecteurs, M. Dracodaidis a traduit les citations dans le texte même et non en note. Le latin disparaît complètement des *Essais*.

<sup>1</sup> Voir Lawrence Venuti, *The Translator's Invisibility – A History of Translation*, Londre & New York, Routledge, 1995.

<sup>2</sup> Voir Edwin Gentzler, *Contemporary Translation Theories*, Londres & New York, Routledge, 1993, p. 37.

Comme le latin occupe une place infime dans l'éducation grecque d'aujourd'hui, les jeunes lecteurs seraient obligés de lire les notes et par conséquent de fragmenter le texte. C'est évidemment pour éviter le mouvement des yeux sur la page que M. Dracodadis traduit dans le corps du texte. Mais n'est-ce pas justement ce mouvement de haut en bas et inversement qui crée le sens ? L'image platonicienne de l'œil-soleil (*La République*) le confirme. Par ailleurs, la question de savoir si l'on doit traduire également l'autre langue n'est pas seulement théorique : elle concerne l'essence même des *Essais*. Remplacer les citations par leur traduction implique que l'autre langue n'avait pas une présence fonctionnelle. Et non seulement le dialogue avec la première langue de l'auteur disparaît, mais encore il peut en résulter un texte où les citations jurent avec le contexte. Lorsque, par exemple, un passage des *Tusculanes* (V, XVIII, 54 : *Ut stultitia...*) cité en latin dans "Nos affections s'emportent au delà de nous" (I, 3), est donné en français dans le texte de l'édition de 1595 ("Comme la folie..."), nous soupçonnons qu'il s'agit d'une intervention de Marie de Gournay.

Les écrits de l'Antiquité, Montaigne les transforme parfois en un discours souterrain, caché, qui contribue à la polyphonie des *Essais*, produisant un sens autre que celui dont se contente l'"indiligent lecteur". L'exemple le plus frappant est "Sur des vers de Virgile" (III, 5), qui serait un tout autre essai s'il était entièrement écrit dans la même langue. Et déjà dans "De la tristesse" (I, 2) les vers de Catulle sont cités, évidemment pour les seuls initiés : au début du Livre Premier et dans la couche A, Montaigne n'écrit pas encore avec la franchise qui caractérise son style plus tard.

Mais tout bien considéré, il y a enfin en route une bonne traduction de tous les *Essais* dans la langue issue de celle de Plutarque. Le texte de Dracodadis se lit comme s'il était un original ; à un premier niveau, la pensée de Montaigne se communique sans problème, et surtout le traducteur ose intervenir, ayant compris depuis sa première traduction qu'il faut parfois trahir la lettre pour ne pas se trahir. "Interpréter", affirme Eco en parlant de la traduction d'une manière tout autre que les tenants de la déconstruction, "signifie faire un pari sur le sens véritable d'un texte"<sup>3</sup>.

A la fin de son introduction, M. Dracodadis invite le lecteur futur à retraduire Montaigne...

Zoé SAMARAS

\* \* \*

**Bruno Roger-Vasselín, Montaigne et l'art de sourire à la Renaissance**, Nizet, Saint-Genouph, 2003, 415 p.

Le présent ouvrage constituait originellement la première partie d'une thèse de doctorat consacrée à l'ironie et l'humour chez Montaigne dans les *Essais*, soutenue à l'Université de Paris III – Sorbonne Nouvelle (28 janvier 2000).

---

<sup>3</sup> Umberto Eco, "L'expérience de la traduction" in Julia Kristeva et alii, *Le plaisir des formes*, Paris, Seuil / Centre Roland Barthes, 2003, p. 149.